

DU SEXE-FECONDITE AU SEXE-MARCHANDISE COMME PRODUCTEUR DES RISQUES SANITAIRES.

Gabrielle KOMBA

*Université Omar Bongo de Libreville
Département de Sociologie/LabSoc
Chercheur associé au Dysola/ Rouen*

Résumé :

Le concept de sexualité a fait l'objet d'un processus de modernisation depuis le début du XXe siècle. Si la nature et la finalité de la sexualité ont résidé pendant longtemps sur la dimension de procréation et de plaisir, aujourd'hui, les usages du sexe ont changé et les comportements sexuels de certaines jeunes femmes conduisent à des risques sanitaires. L'utilité du sexe n'est plus seulement de se reproduire afin d'assurer la pérennité du clan, du lignage. Le sexe "féminin" sert aussi d'objet de séduction, d'ascension sociale, de pouvoir et devient également un « producteur » de risque. En effet, le sexe objet-marchandise de nombreuses femmes permet à celles-ci d'utiliser leur corps pour obtenir ce qu'elles désirent matériellement, sexuellement et financièrement. Toutefois, ces jeunes femmes semblent ignorer qu'en utilisant leur sexe comme une marchandise ; elles s'exposent à des risques sanitaires, à des risques obstétricaux voire même à des complications dues à une maternité tardive. L'usage du sexe-marchandise expose davantage les femmes aux maladies sexuellement transmissibles (MST). D'où l'intérêt ici de s'intéresser aux comportements à risque des jeunes femmes gabonaises en insistant sur la prévention et les comportements "responsables" pour repenser la sexualité comme une composante du « bien-être » individuel.

Mots clés : *Sexe, fécondité, marchandise, risque, comportements à risque*

Summary:

The concept of sexuality has gone through a process of modernisation since the beginning of the twentieth century. If the nature and purpose of sexuality has for a long time been understood in terms of procreation and pleasure, the usages of sex have significantly changed: the sexual habits of some young women expose them to health risk. Sex is no longer used for reproduction

purposes in order to maintain the survival of the tribe or lineage. The “female” sex or sexuality is also meant for seduction, social advancement, and power and by the same token becomes a hazardous enterprise. Indeed, having become a goods-objet, sex allows some women to make use of their body to procure the objects of their desires, whether physically, sexually or financially. However, it seems that these young women are unaware that using their sex as goods lead to unaccounted-for health and obstetric risks and even to complications deriving from late pregnancies. The use of sex as goods expose these women even more to sexually transmitted diseases (STD’s). Hence our interest here in drawing attention to Gabonese young women’s risky behaviours by insisting on prevention and “responsible” behaviours, as a way of rethinking sexuality as an integral part of an individual’s “well-being”.

Keywords: *sex, fecundity, merchandise, risk, risky behaviours*

Introduction

« Une jeune fille de 16 ans décide d’aller dans un hôtel pour avoir des rapports sexuels avec un homme, qu’elle a connu sur un site de placement pour une somme de 45000 FCFA. Malheureusement, elle se fait rouler après l’acte sexuel. Elle n’a rien reçu du monsieur. Abusée, désemparée, la jeune fille porte plainte au Commissariat central... De nombreuses jeunes femmes s’exposent à des risques (escroquerie, maladies, abus de confiance) » (Journal télévisé du 13 mai 2022- Gabon Première).

Ces propos dénoncent un fait d’actualité. Il ne se passe plus de mois à Libreville, sans entendre parler d’un scandale de ce genre sur le sexe. Dans les espaces publics comme privés, le corps et le sexe de la femme sont remis en cause. Au point que nous pouvons dire que la sexualité des jeunes femmes est devenue un sujet de préoccupation de santé publique, du fait des usages du sexe féminin et de l’extension des infections sexuellement transmissibles. Des expressions comme : « le sexe de la femme est dévalorisé », « certaines filles vendent leur

corps au plus offrant », « sexe biens et services », « le sexe de la femme ne sert plus qu'à faire des enfants », « il y a trop de maladies du sexe » suscitent de nombreuses interrogations ; en particulier celles portant sur :

- Les représentations sociales du « sexe féminin » aujourd'hui,
- Les pratiques sexuelles des jeunes femmes en rapport avec la santé publique,
- Quelles sont les usages du sexe féminin ?

Dans les sociétés, le sexe de femmes était perçu comme une « chose sacrée, précieuse ». La sacralité du sexe féminin dépendait des tabous, interdits et surtout de sa dimension fonctionnelle : la procréation (Bonnet, 1988 ; Lallemand et al 1991). De nos jours, il s'est opéré un glissement du sexe-fécondité au sexe-marchandise. De nombreux modèles importés auxquels se réfèrent les jeunes femmes, concourent fortement à la définition sans cesse remise en cause de ce que signifie alors être une femme et la fonction du sexe féminin.

Dans cette contribution, nous nous intéresserons aux différents usages du sexe féminin suivant trois moments dans le développement de notre argumentaire. Le premier s'attache à décrire le « sexe-fécondité » producteur de bébés. Le deuxième, appelé « sexe-marchandise » ou « sexe-émancipé », va s'employer à montrer que la « valeur », l'argent, la marchandise orientent les pratiques sexuelles des jeunes femmes. Le troisième moment entend porter un éclairage sur les comportements à risque découlant sur les risques sanitaires en insistant sur les représentations du risque.

1- Problématique

Différents travaux sur la procréation, la naissance et la petite enfance en Afrique montrent que ces moments-là sont

rythmés de rituels, de précautions diverses et d'interdits (Erny, 1988, 1990 ; Bonnet, 1988, Dupuis 1981 ; Lallemand et al 1991). Les rituels et précautions servent à protéger la femme enceinte, les nouveau-nés, du « mauvais œil », des personnes malveillantes. Car l'enfant est un « bien précieux » donné par le sexe féminin.

1.1- Corps, sexe féminin dans la pensée traditionnelle

P. Erny souligne que les croyances et les pratiques qui accompagnent l'attente de l'enfant, sa venue au monde et son accueil parmi les hommes sont toujours culturellement significatives (Erny, 1988). Le groupe familial et social est mobilisé autour de la femme enceinte, du « corps reproducteur ». La surveillance de la femme enceinte dans le milieu familial se traduit par un ensemble de pratiques à adopter, ou à éviter. D'abord, pour permettre à l'enfant à naître de venir dans de bonnes conditions et ensuite à la mère de survivre après son accouchement qui est considéré comme une véritable délivrance. Et la preuve de la fécondité valorise qui la donne, surtout lorsque l'enfant est vivant et en bonne santé. Avoir des enfants est pour une femme une question de sécurité (Erny, 1988, 1990).

F.Héritier montre comment des institutions et des représentations ont été élaborées afin de permettre aux hommes de s'approprier la fécondité des femmes. Car c'est sur le corps fécond des femmes que se fonde toute la domination masculine (Héritier, 1996). Les femmes ont été socialisées à partir des rapports sociaux de sexe qui sont des rapports de production d'enfants au service des hommes. Ce qui aboutit à une spécialisation du corps des femmes vers une sexualité à visée reproductive. Dans son concept de « valence différentielle », l'auteure explique la différence en hiérarchie, en pouvoir des hommes sur les femmes, en explorant les pivots de cette

valence, qu'ils soient visibles (fécondité/stérilité) ou cachés (« humeurs » du corps).

1.2- Corps féminin et appropriation de la « valeur »

Le sexe féminin ici est appréhendé comme une marchandise. C'est-à-dire un objet vendu ou acheté, qui change de main contre un paiement. La valeur du sexe de la femme dépendra des biens et services qu'elle va recevoir en échange de son corps. A. Jappe montre que l'analyse du fétichisme de la valeur marchande reste saillante pour appréhender la société capitaliste. En effet, la forme valeur, qui a pour figure achevée la forme monnaie, est à la fois très simple et dépourvue de contenu. La marchandise, l'argent, le travail et la valeur sont des choses qui « vont de soi » et qu'on trouve dans presque toutes les formes connues de vie sociale (Jappe, 2003).

J.Tonda fait remarquer que les éblouissements passent aussi par des corps-PME (Corps- Petites et moyennes entreprises) et des corps-sexes dans des sociétés capitalistes. Et qui dit sociétés capitalistes dit sociétés gouvernées par la puissance de la valeur qui se « présente comme un sujet » ; ou encore comme un « sujet automate ». L'auteur évoque une nouvelle conception de la valeur qui ne se confond ni avec la valeur d'usage, ni avec la valeur d'échange. La valeur dont il est question est la valeur, le « sujet automate » dont la marchandise comme l'argent, le capital comme le travail, sont des « agents de fonction ». Selon J.Tonda, la valeur, « sujet automate », peut prendre toutes les formes de l'éblouissement, dont celle de l'argent et c'est ce qu'il explique dans l'impérialisme postcolonial qui est un impérialisme des possessions, des obsessions et des hantises de la valeur et de la libido (Tonda,2015). La valeur, le corps-sexe, la libido et la mort formant le complexe éblouissant qui est au principe de la violence de l'imaginaire.

1.3- Sexe féminin et représentation du risque

Les usages du corps-sexe produisent de multiples risques. Mais les représentations des risques et les comportements qui y sont associés varient culturellement. C. Burton-Jeangros a bien montré en parlant du risque, que les acteurs sociaux opèrent une distinction entre les risques auxquels ils se jugent personnellement exposés et le poids d'une menace au niveau de l'ensemble de la collectivité (Burton-Jeangros, 2004). Les individus sont tout à fait capables d'estimer que les risques existent et même qu'ils sont importants, sans toutefois se sentir directement concernés. Cette idée est renforcée chez l'auteure, lorsqu'elle oppose ainsi le « sida comme risque », celui que l'on peut éviter par son choix de conduites personnelles, et le « sida comme péril », soit la menace collective représentée par cette nouvelle maladie infectieuse. Le sentiment personnel de vulnérabilité par rapport au sida dépend de l'évaluation subjective de l'état de santé, à savoir que les individus se jugeant en moins bonne santé estiment être plus à risques. Les représentations de la santé, de la maladie voire du risque peuvent être à la fois la cause et la conséquence des comportements adaptés. Les conceptions du risque ne dépendent pas uniquement du niveau d'information des individus mais repose aussi sur des processus de sélection et d'interprétation des informations relatives à la vie quotidienne. Le savoir profane en matière de risques sanitaires reste hétérogène en dépit de la médicalisation de la société.

2. Une démarche inductive et compréhensive

Deux approches théoriques ont été convoquées dans ce travail. La première est la perspective interactionniste issue de la tradition de Chicago (Strauss, 1992 ; Blumer, 1969). Cette approche permet de décrire les pratiques des acteurs, les enjeux

et les contraintes qui dictent leurs conduites. Si les usages sociaux du sexe ont changé, il importe de comprendre les motivations de ces jeunes femmes qui décident de jouir de leur « corps-sexe¹ » comme elles le souhaitent. Le sexe féminin a longtemps été réductible à une fonction de reproduction ; mais les nouveaux usages du sexe féminin soulèvent la question du risque sanitaire.

La deuxième approche est centrée sur la sociologie du risque. Cette approche a permis de comprendre que les représentations des risques divergent entre groupes sociaux (Peretti-Watel, 2000). Et il semble inévitable que des processus de sélection et d'interprétation des informations relatives aux risques s'opèrent dans la vie quotidienne (Douglas, 1985). Les jeunes femmes gabonaises qui utilisent leur sexe pour acquérir et posséder de l'argent négligent les nombreux risques (transmission d'IST², VIH, stérilité secondaire, etc.). Aussi, cette approche permet de comprendre que les différentes conceptions des risques dictent les comportements des acteurs. Un lien de causalité existe entre savoirs et pratiques autour des risques sanitaires.

3. Méthodologie

Le terrain a été circonscrit à la ville de Libreville (capitale politique du Gabon). Il s'agit d'une enquête qualitative par entretiens semi-directifs auprès de jeunes femmes et des personnels de santé. L'entretien semi-directif est une technique de collecte de données nécessitant un guide d'entretien ou pense-bête, qui comporte une liste des thèmes devant être abordés durant l'échange (Combessie, 2007). L'échantillon est composé de trente entretiens semi-directifs, d'une durée moyenne d'une

¹Expression que j'emprunte à J.Tonda qui a bien montré dans L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements, que le « corps-sexe » ou « sujet automate » est la valeur.

² IST pour les infections sexuellement transmissibles.

heure, qui ont permis de recueillir les avis sur le « sexe féminin ». Vingt entretiens ont été réalisés auprès des jeunes femmes aussi bien dans des universités, au centre-ville qu'aux abords des églises. Il s'agissait de recueillir les avis des jeunes femmes sur les usages du sexe féminin afin de comprendre la dimension fonctionnelle qu'elles attribuent au « sexe colonial » et au « sexe postcolonial ». Dix autres entretiens ont été effectués dans deux CHU³ auprès du personnel de santé à savoir gynécologues-obstétriciens et sages-femmes. Ici, les entretiens ont porté sur les risques liés aux pratiques sexuelles des jeunes femmes. Les entretiens ont été enregistrés au magnétophone et retranscrits. La méthode de traitement utilisée est l'analyse de contenu thématique des entretiens qui a permis d'une part d'identifier les différents usages du sexe féminin, et d'autre part de montrer que certains risques sanitaires découlent des comportements à risque des jeunes femmes. C'est ce que révèle aussi l'analyse de contenu des documents fournis par le programme PLIST⁴. Dans ce travail, nous avons présenté les résultats en trois grandes parties. La première partie s'intéresse à la dimension fonctionnelle du sexe féminin, la deuxième traite de la « marchandisation » du sexe féminin pour questionner dans la dernière partie les comportements à risque des jeunes femmes qui découlent sur les risques sanitaires.

4. Représentations du sexe féminin et la question du risque

L'un des premiers résultats de notre recherche est la segmentation des représentations du sexe féminin. Cette segmentation est fondée sur deux conceptions du sexe de la femme qui renvoient à deux périodes. Au Gabon, les jeunes

³ CHU : centre hospitalo-universitaire

⁴ PLIST, il s'agit du programme de lutte contre les infections sexuellement transmissibles, qui date de 1995. Le PLIST regroupe des statisticiens, des sages-femmes, des gynécologues-obstétriciens qui collectent des informations sur les IST. C'est un système d'information et de routine qui collecte des données sur des IST et aide à la prise de décision.

femmes interviewées pensent que la période coloniale correspond au « sexe-fécondité » et la période postcoloniale au « sexe-marchandise ». Le « sexe-fécondité » correspond aux pouvoirs de reproduction du sexe de la femme. La dimension de procréation et de plaisir a toujours été attribuée au sexe féminin. La femme mariée avait l'obligation de faire des enfants pour assurer au clan une descendance. Mais aujourd'hui, le sexe féminin ne sert plus qu'à faire des bébés, certaines femmes utilisent leur sexe comme une valeur d'échange, une marchandise. Autrement dit, le sexe féminin serait producteur de biens et de services. Le « sexe-marchandise » s'apparente à un objet à usage multiple. C'est-à-dire que cet objet, cette chose « sexe-marchandise » peut permettre une ascension sociale, d'acquérir des biens et de jouir de son corps (libido). Cependant, plusieurs pratiques sexuelles de jeunes femmes ne sont pas sans risque pour la santé. Les représentations du sexe féminin permettent de comprendre le comportement de femmes gabonaises.

4.1- « Sexe-fécondité » comme producteur de bébés

La nature et la finalité de la sexualité ont toujours résidé dans la procréation. Le sexe féminin est lié à sa fonction de reproduction lignagère car de nombreuses femmes sont valorisées que par la naissance d'enfants fiables (en bonne santé). Etre une femme, c'est pouvoir être une mère et donner la vie (Erny, 1990). La preuve de maternité peut garantir la stabilité de la vie conjugale et le respect des autres de la communauté. Mais la valorisation de la femme est aussi liée au caractère sacré du sexe féminin.

4.1.1- Sacralité du sexe féminin dans la société gabonaise

Pendant longtemps le corps de la femme et son sexe ont été perçus comme sacré. La sacralité du sexe féminin repose sur différents attributs. D'abord la pudeur, il y a toujours eu une

gêne à parler du sexe féminin. Tous ceux qui touchent au sexe féminin relèvent de la discrétion. Les menstruations, la virginité, la grossesse et même l'accouchement ont été gérés entre femmes, dans la sphère privée et familiale. Car ces événements sont rythmés par des prescriptions et interdits qui ne concernent pas les hommes. Et les comportements des femmes varient également en fonction de leur statut, fille/femme ; célibataire/mariée. Les jeunes femmes enquêtées pensent que la sacralité du sexe féminin s'observait véritablement pendant la période coloniale. En effet, pour nos enquêtées, le sexe féminin était sacré : « *car il ne se dévoilait pas à tout le monde* » ; « *le sexe était mystérieux-idéal, un homme ne voyait le sexe d'une femme que dans le mariage* » ; « *les femmes étaient vierges, elles étaient réservées car promises à un homme* » ; « *la femme n'avait pas le droit à la parole* » etc. Ces extraits d'entretien montrent bien le caractère sacré du sexe féminin. Un « sexe-sacré » qui s'observait aussi dans les attitudes des femmes. Ces dernières s'habillaient de manière digne : « *la femme couvrait son corps, ce n'est pas comme aujourd'hui où tout est dehors* » (Anne, 27 ans) ; « *à l'époque la femme était habillée de manière descente, respectable. La femme était vertueuse pendant la colonisation, c'était une mère, une épouse, une conseillère* » (Christelle, 29 ans). Les vertus de la femme sont liées à la discrétion, à son habillement qui ne dévoilait rien, à son calme. Le vêtement apparaît comme un élément essentiel pour lire la pudeur chez les femmes. Mais plus que le vêtement, c'est par l'attitude que s'exprime et se définit la pudeur, en particulier la pudeur féminine : « *Les femmes ne s'habillaient pas n'importe comment (...)* » ; « *à l'époque les femmes respectaient leur corps* » ; « *il y avait plus de pudeur, les femmes étaient plus réservées* » ; « *la femme exposait son sexe à son mari* ».

Les propos de Lyse abondent dans le même sens :
 « *La femme, le sexe était sacré, le sexe de la femme n'était découvert que pendant le mariage. Si tu découvrais une femme*

hors du mariage, il fallait obligatoirement l'épouser » (Lyse, 27 ans).

Ici, on comprend que la pudeur peut être une attitude de retenue empêchant de dire ou de faire ce qui peut choquer les codes sociaux. La pudeur est liée au corps, à la sexualité et au rapport à l'autre, régi par des règles de comportement à adopter en société. Il ressort des enquêtes que, les jeunes femmes gabonaises respectaient plus leur corps et leur sexe avant les indépendances. Ces comportements pourraient s'expliquer par les codes et règles des sociétés traditionnelles. Et les femmes ont toujours été perçues comme les gardiennes de ces règles. Le rapport sacré des femmes à leur corps s'est fait par la socialisation à travers des valeurs et des comportements à adopter et/ ou à éviter.

Si les règles sociales, dans les sociétés traditionnelles, obligeaient les femmes à se comporter de telle ou telle manière. Il n'empêche que certaines pratiques ou coutumes dévalorisaient également le sexe féminin. C'était le cas avec la pratique du « sexe de passage », c'est-à-dire « donner une femme à un notable pour passer la nuit ». Ici le sexe de la femme n'était plus réservé à un homme mais ce sexe pouvait s'offrir au notable qu'il fallait satisfaire. Une enquêtée Linda raconte que :

« Ma grand-mère me disait qu'à leur époque lorsqu'un dignitaire, un notable arrivait dans un village. Le chef du village choisissait une belle femme pour passer la nuit avec le notable. On donnait la nourriture, le vin et surtout la femme. Il fallait qu'il soit bien reçu quoi... » (Linda, 32 ans).

Le « sexe de passage » est donc ce sexe qu'on offre, qu'on échange, un sexe temporaire puisqu'il ne durera qu'une nuit ou le temps du séjour du notable dans le village. Cette pratique, le « sexe de passage », se faisait mais restait discrète ou secrète. Car c'est le chef du village et les sages qui décidaient de la femme à « donner pour la nuit ». En fait, tout ce qui avait trait au corps, au sexe de la femme devait être caché/ réservé,

et en parler avec beaucoup de pudeur, de dignité. La dignité du sexe féminin découle aussi de la fonction essentielle, celle de donner la vie.

4.1.2- Sexe féminin et reproduction lignagère

Dans les différents groupes ethniques du Gabon, la femme et surtout son sexe sont valorisés. En effet, la valeur de la femme se mesure par sa descendance, parce que « mettre au monde » c'est créer de la richesse. Les enfants sont considérés comme une richesse pour la famille. La main-d'œuvre abondante que les enfants représentent, peut accroître la richesse d'une famille, d'un clan. Le sexe féminin a donc ce caractère précieux : « *c'est une mine d'or* » ; « *le sexe de la femme est porteur de vie* » ; « *c'est un sexe pour concevoir* ». F.Héritier a montré que ce qui fait la différence entre le masculin et le féminin, ce n'est pas le sexe mais la fécondité (Héritier, 1996). La fécondité donne au sexe féminin une valeur précieuse. Et la preuve de maternité garantit le respect des membres de la communauté. Une femme, qu'elle soit épouse, courtisane ou concubine, doit avoir des enfants. La seule fonction du corps féminin a toujours été celle d'engendrer. On accorde à beaucoup de femme qu'un rôle de génitrice. Les propos des enquêtées renforcent cette idée puisque le sexe féminin est un « *sexe destiné à procréer* » ; « *sexe réservé à accoucher, à faire des bébés* » ; « *sexe pour la reproduction* ». Les termes employés ici se rattachent tous à la reproduction, à la nécessité de « faire des bébés ». Procréer est donc l'obligation première faite à la femme afin d'assurer la pérennité du clan, du lignage :

« Les femmes ne connaissaient pas forcément l'amour, car très jeunes, elles étaient promises et acceptaient leur époux par obéissance. Et faire des enfants était une richesse » (Arielle, 25 ans) ;

« Le sexe était pour la reproduction, pour ne pas faire taire le

nom de famille » (Sonia, 29 ans) ;

« Le sexe était utile et on ne pouvait pas se permettre de tout et n'importe quoi. Car le sexe de la femme sert à donner la vie » (Marylise, 28 ans).

Le sexe de la femme fonctionne véritablement comme un « corps-sexe » pour reprendre l'expression de J.Tonda. Un « corps-sexe » qui réduit le corps de la femme à des pouvoirs de reproduction de son sexe (Tonda, 2005). Un sexe qui assure la continuité, la survie du clan. La femme s'accomplit vraiment qu'en devenant mère. C'est pourquoi la famille met en place tout un système de prévention pour protéger la femme enceinte. La gestante est considérée comme fragile et vulnérable. Il faut donc surveiller son état et entourer la venue de l'enfant de toutes les garanties : la discrétion, les interdits alimentaires et/ou comportementaux. Tout est fait pour se prémunir contre un mauvais déroulement de la gestation, contre tout ce qui pourrait perturber le bon déroulement de l'enfant à venir (Pourchez, 2002). L'enfant étant considéré comme une richesse, alors la femme enceinte (porteuse de vie) fait l'objet d'une attention particulière surtout de la part de sa famille. La venue au monde d'un enfant constitue non seulement la fierté des parents, mais aussi assure la garantie d'une longue lignée entre le vivant et les ancêtres.

L'enfant peut aussi être vu comme un moyen de survie pratique tant en milieu rural et urbain. La femme en tant que « sexe-reproduction » assure aux ascendants une vieillesse à l'abri des pénuries. Car, la femme en mettant au monde des enfants sains crée et produit de la richesse. Dans ce cas la femme infertile est perçue comme « inutile » voire « improductive ». Ce qui oblige les hommes à la remplacer ou à la seconder par une autre femme dite « fertile ». De nombreuses pressions pèsent sur les femmes stériles. Et les mots pour les désigner

traduisent bien la place qu'on leur accorde dans la société : « *une femme stérile est inutile* » ; « *son sexe ne sert à rien* » ; « *le sexe féminin stérile était considéré comme une femme morte, dévalorisée* » ; « *les femmes stériles s'offraient à leur mari pour oublier le fait qu'elles ne peuvent pas enfanter* ». La stérilité touche la femme dans sa plus grande fierté. Elle constitue presque toujours un cas de divorce, quelles que puissent être ses qualités d'épouse. La femme stérile est souvent déclassée, méprisée dans sa propre famille et rejetée de celle de son mari. C'est comme si on reconnaissait uniquement des qualités de mères et d'épouses à des femmes fertiles : « *nos parents prenaient les femmes pour produire, faire des bébés, accoucher, éduquer, élever, tenir un foyer, donner une meilleure éducation* » (Bernis, 28 ans). La « *fabrique des mères* »⁵ a permis de former les femmes et en particulier, à former des mères puisqu'il s'agissait de revoir par l'éducation, l'hygiène corporelle, vestimentaire, alimentaire des mères à l'égard de leurs enfants. Les médecins coloniaux se sont également intéressés aux femmes fertiles. Car ces dernières devaient être capables de nourrir, de soigner, d'élever et de s'occuper de leurs progénitures selon les règles imposées par l'administration coloniale.

Au sein de la communauté, la femme infertile souvent « *ne sert à rien d'autre qu'au plaisir* ». Son sexe est donc réductible à la satisfaction des envies des hommes. La notion de « *sexe-plaisir* » se retrouve dans les propos de nos enquêtés en ces termes :

« *Faire l'amour est un devoir de femme, faire l'amour pour satisfaire son mari même si vous êtes fatiguées. Il fallait 'pandza les bitsaka' (enlever les habits)* » (Christelle, 29 ans) ;

⁵ La « *fabrique des mères* » est une formulation empruntée à A. Hugon. L'auteure souligne qu'en contexte colonial, les médecins et les missionnaires ont voulu former un modèle de femme attachée aux valeurs familiales et à l'espace de la maison. L'instruction donnée aux filles consistait à former de « *bonnes mères de famille* » (Hugon, 2004).

« *Le sexe de la femme ne servait qu'à accoucher et satisfaire son mari. Sa satisfaction personnel passait après celle de son époux* » (Lucrèce, 26 ans) ;

« *On n'utilisait pas le sexe pour le plaisir mais plutôt pour la reproduction* » (Emmanuelle, 29 ans) ;

« *Sexe-plaisir pour satisfaire la libido de son mari* » (Josiane, 33 ans),

« *Le sexe par contrainte pour satisfaire son conjoint* » (Ornella, 30 ans) ;

« *Le sexe était considéré comme un lien d'attachement au devoir conjugal* » (Carelle, 31 ans).

Si les femmes pratiquaient le « sexe-plaisir », il fallait qu'elles l'intègrent comme un devoir. C'était d'abord pour faire plaisir à leur mari même si elles n'en avaient pas envie. Tout est dit ici pour montrer que la femme s'oubliait dans les rapports sexuels. La femme n'avait pas le « droit à la parole » dans les sociétés traditionnelles. Aussi, dans l'acte sexuel, la femme n'avait pas le droit de se plaindre, de revendiquer plus de plaisir. Faire le sexe était pour elle un devoir afin d'atteindre un but : celui de la procréation. Les femmes qui pratiquaient le sexe par plaisir, le dissimulaient aux yeux des autres femmes. Car le caractère tabou, pur, interdit était lié au sexe féminin pendant la période coloniale. Aujourd'hui, les usages du sexe ont changé. Il s'est opéré un glissement du « sexe-fécondité » au « sexe-marchandise ».

4.2-Les nouveaux usages du sexe féminin : du « sexe-marchandise » au « sexe-émancipé » ?

Parler de nouveaux usages du sexe féminin ne voudrait pas dire que le « sexe-marchandise » ne se pratiquait pas déjà pendant la colonisation. Le sexe en échange de quelque chose a toujours existé. Dans les sociétés traditionnelles, des parents pouvaient « livrer leur fille » pour pouvoir payer et rembourser

une dette (passer une nuit avec un homme pour s'acquitter d'une dette). D'ailleurs, la sexualité marchandise avait déjà été introduite pendant la colonisation. J. Tonda souligne que le sexe noir ne serait pas producteur de pensée. Toute la sexualité introduite sur le continent noir a été introduite par le colon (Tonda, 2015). Les colonisateurs ont parfois réduit le sexe féminin en un capital, à une marchandise. Mais dans leur représentation de la femme noire, le « sexe-fécondité » a été nécessaire pour accroître la main-d'œuvre indispensable à la colonie. Au sexe colonial lié à la procréation s'ajoute le « sexe-marchandise » typique des sociétés postcoloniales.

4.2.1- « Sexe-marchandise » comme producteur des biens et services

Les résultats de l'enquête révèlent qu'aujourd'hui puisqu'hier les jeunes femmes utilisent leur sexe pour obtenir des biens et services. Les interactions sociales des femmes à l'endroit des hommes riches telles que : « montrer de l'affection, sourire, parler, plaire, séduire, stimuler » se terminent souvent par un rapport sexuel. Le sexe féminin est utilisé comme un objet « manipulable/ malléable » qui permet d'obtenir quelque chose :

« Les filles vont transpirer pour avoir de l'argent. Faire l'amour égal transpirer pour avoir des billets violets, avoir de l'argent en retour » (Anne, 27 ans) ;

« Les filles vendent leur corps, c'est un échange. L'ouvrier mérite son salaire, l'adage dit argent en main-slip à terre. L'intérêt guide la pratique sexuelle chez certaines femmes. On va dire le sexe à 30% par amour et à 70% pour l'argent » (Lucrece, 26 ans) ;

« La femme va monétiser son sexe car en sortant avec quelqu'un elle va capitaliser son sexe pour avoir des biens, de l'argent. A l'université, les jeunes filles vont utiliser leur sexe pour obtenir des bonnes moyennes » (Emmanuelle, 29 ans).

Le corps de la femme est perçu comme du matériel. De nombreuses femmes utilisent leur sexe comme un produit qui se monnaie, se commercialise. On peut parler de la mise à disposition de son corps contre rémunération. De nos jours, le libéralisme économique est si prégnant qu'aucun aspect de la vie humaine n'échappe désormais à la violence de son emprise marchande. Le corps de la femme en général et sa sexualité en particulier sont pris dans ce mouvement de la marchandisation de l'intime. Les jeunes femmes interviewées parlent du : « *sexe féminin comme une entreprise* » ; « *les filles se vendent pour de l'argent, pour des voitures climatisées* » ; « *les filles le font pour accéder à une position sociale* » ; « *le corps devient une marchandise* » ; « *sexe monnaie d'échange* » ; « *sexe comme voie de sortie* » ; « *le sexe business, le sexe de la femme doit travailler* ». Autant d'expressions qui permettent de lire les représentations du sexe féminin. Le sexe se vend sur un marché pour obtenir du matériel. La vente de son corps peut se faire à tous les niveaux, auprès des clients de différentes catégories sociales :

« Sexe-business pour accéder à des promotions, des postes ou parce qu'elle a craqué pour son chef » ; « sexe-business en milieu scolaire et universitaire pour des moyennes » ; « le sexe devient une monnaie d'échange, chacun vise ce qui lui sied. Les femmes peuvent se vendre à tout le monde. Elles livrent leur corps au garçon du marché de chaussure, au coupé-coupéman comme au ministre » (Lyse, 27ans).

La dimension fonctionnelle du sexe féminin ici est la valeur, la marchandise. J. Tonda l'explique clairement à travers l'exemple du sexe de la Tchiza. Un « corps-sexe » qui se vend sur un marché qu'investissent les imaginaires du néolibéralisme (Tonda, 2005). La valeur du « corps-sexe » est celui du subalterne qui se vend au dominé. Les dominants achètent au

dominé. Les femmes se vendent au plus offrant. Aujourd'hui, le sexe féminin se vend, se donne, se voit partout, au point où il est devenu banal. La banalité du sexe féminin réside dans son usage, c'est un objet, une chose, qui permet d'obtenir des biens et services. La dimension sacrée du sexe féminin disparaît derrière celle du « sexe-marchandise ». On assiste à la désacralisation du sexe féminin :

« De nos jours la femme utilise son corps pour de l'argent. La femme est chosifiée. La première idée que l'homme a en allant vers une femme c'est le sexe » (Anne, 27 ans) ;

« Le sexe a perdu sa valeur, aujourd'hui tout le monde monte sur des jeunes filles pour cueillir du coco. La femme est chosifiée, pointée du doigt à tord ou à raison » (Ornella, 30 ans) ;

« Aujourd'hui beaucoup de femmes ne se respectent plus, vendent leur corps, ça devient de la marchandise » (Julie, 30 ans) ;

« Les jeunes filles s'offrent pour le matériel, l'Iphone, les voitures, les habits. Le sexe de la femme est dévalorisé » (Sonia, 29 ans).

Ici, la valeur de la femme se compte, se perçoit à travers ce qu'elle possède et non plus avec ce qu'elle conçoit c'est-à-dire les enfants. Le sexe féminin se pratique comme un jeu. De nombreuses jeunes femmes ne considèrent plus leur corps, leur sexe, comme quelque chose de sacré. Au contraire, le sexe est une marchandise, un objet qui doit se voir et s'apprécier. L'habillement sexy des jeunes femmes est un moyen pour se dénuder et se vendre au plus offrant. L'habillement est donc un outil de séduction et d'exposition du sexe féminin. J. Tonda traite du « corps-sexe », des seins, des tenues DVC et VCD qui éblouissent les hommes :

« Tous ces phénomènes évoquent la réduction des humains en non-humains ou en corps-sexe possédés par la démence, et donc par la force de l'impérialisme postcolonial, à savoir un impérialisme qui déconstruit radicalement l'humanisme que les sociétés euro-américaines sont censées disséminer dans le monde au moyen du bombardement des images-écrans du corps-sexe » (Tonda, 2015 : 116).

Le « corps-sexe » est la valeur qui conduit à différents usages du corps. La prostitution, par exemple, est une stratégie qui consiste à vendre son corps pour obtenir de l'argent :

« Le sexe se donne parce que le monsieur paie ma maison, mon école... Avec l'argent on peut tout faire, avoir des biens matériels, construire une maison, acheter une voiture, voyager dans le monde » (Linda, 32 ans) ;

« Aujourd'hui on voit le sexe de la femme partout sur les réseaux sociaux » (Josiane, 33 ans) ;

« La génération 2000 est dangereuse et amochée. Les femmes acceptent de se vendre » (Sonia, 29 ans) ;

« Si la prostitution existait avant, elle était camouflée. Mais aujourd'hui la prostitution est dévoilée, le sexe se laisse découvrir » (Dana, 30 ans) ;

« Le sexe est devenu une source de revenu » (Sherone, 26 ans).

Grâce à internet, les métiers cachés sont dévoilés. J.A Dibakana souligne que le média est donc abordé non pas comme un banal objet de communication mais comme un outil de production d'usages, de contenus, de représentations et de comportements sociaux (Dibakana, 2002). La pratique de la prostitution s'observe dans tous les milieux mais concerne surtout les jeunes femmes des milieux défavorisés. Car comme le rappelle L. Mathieu c'est la misère qui pousse à la prostitution (Mathieu, 2010). Cette pratique peut s'expliquer par les éléments suivants tirés de l'enquête : *« le sexe effet de mode »* ;

« *sexe pour le buzz* » ; « *sexe pour s'identifier aux autres* » ; « *les femmes sont dans le paraître* » ; « *la femme veut s'identifier aux réseaux sociaux* ». L'expression « *sexe par suivisme* » exprime l'état d'esprit de certaines jeunes femmes qui se vendent pour obtenir des biens et services. Mais aussi parce que c'est une pratique à la mode. Une pratique qui se vend, fait du bruit, choque les consciences. On peut parler de la dépravation des mœurs, la perte de repères et de valeurs. Le comportement des jeunes femmes s'expliquerait par les effets de la mondialisation, la pauvreté ou encore la démission parentale. Des parents qui inciteraient leurs enfants à posséder des biens grâce à leur corps :

« *Il y a des parents qui poussent leurs enfants à la prostitution. Il faut revenir à la maison avec un sachet qui respire la nourriture* » (Anne, 27 ans) ;

« *La rue et les fausses amitiés poussent des filles à utiliser le sexe pour n'importe quoi* » (Lucrèce, 26 ans) ;

« *Le sexe est commercialisé et les raisons sont multiples. Les unes le font par facilité et d'autres par suivisme* » (Ornella, 30 ans) ;

« *Les filles le font par effet de mode. Tout ce qui vient de l'occident est normal. Les réseaux sociaux et les occidentaux influencent les valeurs africaines* » (Josiane, 33 ans).

Le « *sexe-marchandise* » profite à différents acteurs : à la fille qui vend son corps en échange de biens et services mais aussi aux parents qui reçoivent ces biens. Si certaines familles encouragent de telles pratiques, il y a d'autres pour qui le corps et son sexe restent sacrés. Les valeurs de la femme et la sacralité de son sexe seraient transmises par la socialisation. Ainsi, la famille, la culture, l'éducation, la religion déterminent l'usage que les jeunes filles font de leur sexe. Et les médias ne sont pas

en reste, car la technologie influence davantage la sexualité de jeunes femmes gabonaises.

4.2.2- Sexe libido ou sexe émancipé ?

Les jeunes femmes gabonaises affirment jouir de leur corps comme elles le souhaitent. Si auparavant, le sexe féminin a été réduit dans sa dimension de procréation, aujourd'hui les femmes n'utilisent plus leur sexe que pour « faire des bébés ». Toutes les femmes interviewées avouent que les codes du sexe ont changé. Les femmes pensent à leur plaisir avant celle de leur partenaire :

« Le sexe permet de satisfaire ses envies. Il y a des jeunes filles qui aiment le sexe pour satisfaire leur libido car elles sont constamment en manque. Elles veulent toujours plus » (Lucrèce, 26 ans) ;

« Le sexe sert à se faire plaisir à soi-même d'abord et au partenaire après. Chacun doit trouver son compte » (Emmanuelle, 29 ans) ;

« Le sexe plaisir car certaines filles ne peuvent pas rester sans rapport sexuel. Le sexe libido pour satisfaire ses envies, tout découvrir. Les unes font le sexe par plaisir, d'autres comme monnaie d'échange » (Louisiane, 30 ans).

La recherche de plaisir est assumée par les femmes. Il ne s'agit plus de faire « l'amour par contrainte », c'est-à-dire satisfaire uniquement son partenaire mais les femmes souhaitent atteindre l'orgasme. Le « sexe-émancipé » est donc ce « sexe-plaisir », « sexe-libido » mais c'est aussi un « sexe-libre ». Les jeunes femmes parlent de ce sexe qui permet de « faire ce qu'on veut, quand on veut, ou l'on veut et avec qui on veut ». Ce « sexe-émancipé » implique de nouvelles représentations telles que : « la désacralisation du sexe féminin », « la chosification de la femme ». Les femmes sont au cœur de leur sexualité et

assument jouir de leur corps et de leur sexe. On retrouve une catégorie de femmes qui avouent multiplier les partenaires pour satisfaire leur libido. D'autres multiplient les partenaires pour se venger d'une déception amoureuse, et utilisent leur « corps-sexe » comme « *un vase qui reçoit tout et n'importe quoi* », « *se dénudent sur les réseaux sociaux pour plaire* » etc. De nombreuses femmes considèrent que :

« *La femme n'utilise plus son sexe uniquement pour la reproduction mais aussi pour le plaisir et l'argent* » (Arielle, 25 ans) ;

« *Les femmes utilisent leur sexe pour Tout, quand elles sont amoureuses, pour séduire quelqu'un, c'est une arme fatale* » (Dana, 30 ans) ;

« *Le sexe ne sert plus qu'à la procréation mais aussi à faire sa vie. La conception n'est plus prioritaire. Beaucoup ne veulent plus abîmer leur sexe, leur corps, leur beauté pour faire des enfants. Le sexe-plaisir pour satisfaire leur envie, leur expérience, tous les fantasmes procurés par les réseaux sociaux* » (Marylise, 28 ans).

Le caractère tabou, sacré, interdit, « *on ne parlait pas de ça n'importe comment* », on fait que le sexe féminin reste longtemps valorisé. Mais les nouvelles représentations du sexe féminin : « sexe-libido », « sexe-désir », « sexe-marchandise », « femme-libre » ont désacralisé le sexe féminin et partant l'image de la femme vertueuse. Aujourd'hui qui dit « sexe-émancipé » dit femme-libre. Cette liberté suppose que la jeune femme a pu s'affranchir de l'éducation traditionnelle qui cantonnait le rôle de la femme à la procréation. Le « sexe-plaisir » est assumé et revendiqué par de nombreuses femmes et toutes les pratiques sexuelles sont permises pour satisfaction leur libido. Des femmes osent certains fantasmes procurés par les réseaux sociaux afin de briser les barrières et les interdits liés

aux rapports sexuels : « *On fait l'amour à tout bout de champ pour ressembler aux autres* » ; « *le sexe se fait partout, on change les partenaires pour savoir comment le rapport sexuel se fera avec tel ou tel monsieur* ». La banalité de l'acte sexuel montre bien que certaines jeunes femmes n'attachent plus un caractère sacré au sexe féminin. Le sexe féminin est libéré, « *le sexe est un objet de plaisir qui se vend et se donne à tous les niveaux* ». Cette liberté suppose aussi la dévalorisation du corps de la femme et la perte de repère. La majorité de femmes interviewées pensent que les rapports sociaux femmes /hommes ont changé. Les jeunes femmes gabonaises s'identifient de plus en plus aux femmes des pays d'Europe. Les valeurs traditionnelles transmises par la socialisation sont abandonnées au profit des valeurs occidentales véhiculées par les réseaux sociaux. L'égalité de sexe est revendiquée à tort ou à raison par de nombreuses jeunes femmes :

« *Il y a égalité de sexe dans le mauvais sens car pour certaines femmes si les hommes dorment dehors, elles aussi dorment dehors* » (Christelle, 29 ans) ;

« *Il y a des femmes qui paient des hommes pour satisfaire leur envie* » (Lucrèce, 26 ans) ;

« *Il y a le phénomène de sugar daddy (papa sucré). Le papa sucré aime les jeunes filles et donne l'argent* » (Julie, 30 ans) ;

« *En moins de 2 heures vous obtenez deux cent mille ou un million pour un rapport sexuel lors d'un bon placement* » (Sonia, 29 ans).

Ces pratiques et attitudes des jeunes femmes montrent que leur rapport au sexe a changé. Le sexe féminin est libéré et les discours qui soutiennent les pratiques sexuelles de certaines femmes le témoignent : « *moi j'ose tout dans le rapport sexuel, les jouets, les excitants... tout est permis* » ; « *il faut chasser la routine pour innover* » ; « *il faut délaissier la position papa et*

maman pour autre chose ». La mondialisation, à travers ces différents canaux d'échange tel qu'internet, incite à de nouvelles pratiques. Le sexe « extravagant » est ce sexe qui se pratique avec des jouets :

«Ce sexe est dû à la modernité. Les jeunes femmes vivent en fonction d'autrui. Le sexe-extravagant avec l'achat des menottes, des gadgets pour expérimenter la vie, pour pimenter la relation » (Carelle, 31 ans) ;

« Les femmes sont considérées comme des outils sexuels aux yeux des hommes. Le sexe devient un outil et on ose tout lors des rapports sexuels » (Bernis, 28 ans) ;

« Les jeunes filles recherchent la production d'orgasmes à flux tendu » (Josiane, 33 ans),

« Il faut être efficace, c'est-à-dire au top pendant le rapport sexuel. L'utilisation des jouets intimes, des vibromasseurs, des huiles de massage, tout cela agrémentent le rapport sexuel » (Julie, 30 ans).

On peut parler de l'invasion de jouets et de jeux coquins lors des rapports sexuels. Ces nouvelles façons de pratiquer le sexe seraient liées à la diffusion d'une culture dominante et d'apprentissage au sexe sur la toile. La technologie influencerait plus ou moins la sexualité de nombreuses femmes. Mais on peut aussi se demander s'il ne s'agit pas de l'émancipation de la femme ou au contraire d'une preuve de la domination perpétuelle exercée sur elle. Les femmes interviewées insistent sur le « sexe émancipé », le « sexe-libre », la femme libre jouit de son corps et de son sexe comme elle le souhaite. C'est pourquoi des jeunes femmes décident d'interrompre une grossesse pour profiter de leur corps. Le refus de maternité peut supposer une liberté totale afin de faire du « sexe-plaisir » et non

faire des enfants d'où des femmes pratiquent des avortements clandestins :

« Beaucoup de femmes avortent des grossesses parce qu'elles ne souhaitent pas être gênées et veulent continuer le sexe sans limite » (Anne, 27 ans) ;

« La marchandisation du sexe de la femme peut entraîner des avortements qui retardent le désir de maternité » (Louisiane, 30 ans) ;

« Les filles pratiquent des avortements multiples car elles veulent profiter de leur sexe à volonté donc ne veulent pas d'enfants » (Dana, 30 ans).

L'usage du sexe féminin a bien changé d'hier à aujourd'hui, du « sexe-fécondité » au glissement du « sexe-marchandise », « sexe-plaisir ». Toutefois, des risques sanitaires découlent de ces différents usages de sexe féminin.

4.3- Comportements à risque et risques sanitaires

En référence à de nombreux travaux sur le risque, U. Beck comme P. Peretti-Watel expliquent que le risque peut être évité, refusé, calculé (Beck ; Peretti-Watel). En effet, en ce qui concerne les risques sanitaires, on peut dire que les dommages éventuels sont parfois attribués aux décisions propres des acteurs. Les femmes qui pratiquent le « sexe-marchandise » ou le « sexe-émancipé » peuvent s'exposer à de nombreux risques (transmission d'IST, VIH, stérilité secondaire etc.). Les comportements à risque tels que de relations sexuelles non protégées débouchent sur les risques sanitaires. On comprend qu'il y a un lien entre la conscience du risque et les conduites des acteurs.

4.3.1- Sexe postcolonial et comportements à risque

Les différents usages du sexe postcolonial conduisent à des risques sanitaires et sociaux. Les femmes pratiquant le « sexe-marchandise » s'exposent à des risques. Pourtant, le « risque représente le danger librement accepté et individuellement évitable. Le péril, par contre, est attribué à l'environnement, et donc soustrait soit à tout contrôle, soit au contrôle de l'individu » (Peretti-Watel, 2007 : 54). De nos jours, les jeunes femmes adoptent des comportements à risque. En effet, de nombreux phénomènes poussent parfois des femmes à la dérive. Le phénomène des placements consiste à adhérer à un réseau de jeunes femmes qui sortent avec des hommes riches ou fortunés. En effet, il s'agit de relations sexuelles qui se monnaient, le corps se vend. Les enquêtées parlent du « *sexe pour de l'argent* », du « *sexe-marchandise* », du « *sexe biens et services* ». Ces pratiques se développent via internet et concernent de plus en plus les jeunes filles ayant une tranche d'âge variant entre 14 ans - 25 ans et de 25 ans à 35 ans. C'est un phénomène à la mode :

« Le placement est un réseau d'une personne qui connaît du monde et place des filles qui acceptent d'être payées pour du sexe » (Sherone, 26 ans) ;

« Le sexe-service se fait quand on a besoin d'argent. On se donne au plus offrant en échange de l'argent, ça c'est un placement » (Dana, 30 ans) ;

« La plupart des jeunes filles ne sortent plus avec des jeunes hommes mais avec des personnes matures, adultes appelé sugar daddy, c'est-à-dire papa sucré. Mais il y a aussi le phénomène de "sugar mamie" » (Anne, 27 ans) ;

« Il y a les proxénètes qui placent les filles pour avoir de l'argent » ; « tous les établissements scolaires sont confrontés à

ces phénomènes de placements. C'est une sorte de gangs, de sectes » (Sonia, 29 ans) ;

« Les placements se font mais ne sont plus cachés car c'est de bouche à oreille. Beaucoup de filles assument ce qu'elles font. Créole dit haut et fort qu'elle vendait le piment au bord de mer, elle se prostituait » (Lucrèce, 26 ans).

Ces extraits d'entretien montrent bien que le phénomène des placements est récent mais prend de l'ampleur dans la ville de Libreville. C'est une sorte de prostitution dévoilée des jeunes femmes. Cette activité peut supposer l'épanouissement et l'amélioration de certaines conditions de vie. Toutefois, elle peut aussi fragiliser les liens familiaux, amicaux et même religieux. Il y a des parents qui décident de s'éloigner de leur fille tout simplement parce qu'ils découvrent sa double vie. Tout comme il y a des parents qui incitent leurs filles à la prostitution. On comprend que l'attitude de chaque famille dépend des valeurs inculquées au cours de la socialisation de leur enfant. Dans les communautés religieuses, par exemple, le pasteur procédera le plus souvent à l'ex-communication de la fidèle prostituée.

Le phénomène des placements est décrié ici et là mais est rendu visible par la technologie, les réseaux sociaux. Cet accès libre à internet fait qu'« *on voit le sexe de la femme partout sur les réseaux sociaux* ». Le caractère sacré du sexe féminin tend à disparaître derrière le « sexe-marchandise », le « sexe pour la détente ». Le sexe perçu comme un jeu, pourrait expliquer les pratiques sexuelles telles que le « sexe- partouse », « les pratiques de sodomie », etc. Une autre manière de pratiquer le rapport sexuel est le « sexe-résistance » ou le « sexe intense » c'est-à-dire qu'il faut « *montrer qu'on peut faire le sexe longtemps et avec plusieurs personnes. Beaucoup de filles prennent le sexe en défi* » (Lyse, 27 ans).

Mais de telles pratiques sexuelles ne sont pas sans risque pour les jeunes femmes. Les médecins interviewés pensent que :

« La diversité de partenaires et les rapports sexuels occasionnels sans préservatif peuvent développer des MST » ; « le principe de partouse développe des facteurs de risque d'IST » ; « la probabilité d'attraper des IST est très élevé par les comportements sexuels des jeunes femmes » ; « partouse, multiplicité de partenaires, les placements sont des facteurs de risque aux IST » ; « les comportements à risque des jeunes femmes découlent sur des MST telles que la syphilis, la chlamydia, la gonococcie, l'hépatite B, l'hépatite C et le VIH/SIDA » ; « il y a aussi des répercussions sur l'appareil génital de la femme ».

Les profanes et les professionnels de santé intègrent de manière différente les discours sur le risque. Les médecins interviewés considèrent que les conduites à risque des jeunes femmes produisent les risques sanitaires. Le VIH /SIDA très répandu dans les différentes provinces du Gabon résulterait également des pratiques sexuelles à risque des femmes comme des hommes.

L'adhésion partielle des femmes au discours professionnel suppose « l'existence de rapports contrastés à la santé au sein de la population. Les compétences élaborées face aux risques sont elles aussi hétérogènes. Ainsi, on peut s'attendre à ce que la capacité à intervenir sur son environnement, physique et social, qui affecte l'appréhension individuelle de la santé, influence également la manière de gérer les dangers. Envisager les diverses manières d'appréhender les risques par rapport à l'expérience et aux relations à la santé des individus permet donc de réfléchir à la cohérence des pratiques sociales » (Burton-Jeangros, 2004 :4). Ces pratiques sociales de gestion des risques semblent osciller entre une intégration

partielle et un rejet assez explicite des normes officielles. En effet, une majorité de femmes enquêtées estiment que le « sexe-marchandise » peut déboucher sur des risques d'infection sexuellement transmissibles. Mais dans les faits, une minorité de femmes respectent les recommandations en matière de prévention sur les IST. On peut dire que l'appréhension du risque chez les jeunes femmes intègre aussi des paramètres sociaux et culturels. Concernant l'avis des enquêtées sur les risques liés au sexe postcolonial, il ressort que :

« Il y a des infections comme la syphilis, les chlamydia, le VIH/SIDA. La multiplicité de partenaires peut nuire sur l'appareil génital. Tout cela peut causer la perte de sensibilité sexuelle » (Anne, 27 ans) ;

« Aujourd'hui, le sexe est devenu une source de revenu. Les femmes utilisent leur sexe et ignorent les risques qu'elles peuvent encourir. A travers internet, les jeunes femmes se livrent à beaucoup de pratiques dangereuses » (Sherone, 26 ans) ;

« Le sexe est devenu viral. Il devient comme une maladie contagieuse, il suffit d'en parler... On en voit de partout, ça se fait n'importe comment » (Louisiane, 30 ans) ;

« Le sexe-commercial a conduit au gono, aux infections vaginales, au Sida, à la mort. Certaines femmes se ressaisissent et arrêtent cette vie après avoir été malades. D'autres continuent de vivre à 100 à l'heure en sortant avec qui elles veulent, ce qui implique une circulation de virus, de maladies » (Ornella, 30 ans).

L'impact de la marchandisation du sexe féminin serait la circulation des virus au-delà des biens matériels et financiers dont jouissent les « tuées-tuées ». En effet, la « tuée-tuée » se doit d'être élégante pour plaire et/ou séduire. L'achat régulier des vêtements « beaux et coûteux » participe à la séduction et au souci du corps. C'est dans cette optique que J.Tonda affirme que :

« L'élégance touche à la séduction et par conséquent à la sexualité. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler les mots exprimant cette réalité. Le vêtement n'est pas séparable du corps qui le porte et auquel il donne de la valeur ; l'homme et la femme dont le corps est ainsi engagé sont dits "cirés, poncés, saignants, frais, bossés et cuits" » (Tonda, 2007 : 86).

Il s'agit pour les femmes de se faire belle afin d'attirer plus de regard et d'avoir de potentiels prétendants. Les jeunes femmes iront sans doute vers les plus fortunés. A. Retel-Laurentin a montré qu'en Afrique coloniale, l'instrumentalisation des femmes a causé la stérilité mais aussi une diffusion de maladies sexuellement transmissibles (Retel-Laurentin, 1967, 1978). La plupart des médecins interviewés abondent dans le même sens :

« Des relations sexuelles occasionnelles peuvent conduire à des risques biomédicaux, des risques de développer des stérilités, des risques de contracter des MST » (Frédéric, gynécologue-obstétricien, 50 ans) ;

« Les IST peuvent avoir des répercussions sur l'appareil génital de la femme, des avortements mal pratiqués peuvent déboucher sur des stérilités secondaires etc. » (Isabelle, gynécologue-obstétricienne, 55 ans) ;

« En 2007, il y a une étude qui a été faite sur les fistules obstétricales. Ces déchirures entre la paroi du vagin et de l'anus seraient dues à des césariennes mal préparées. Les avortements clandestins réalisés à base de décoctions et autres outils abîment aussi l'appareil génital. Il y a eu dans le passé déjà des utérus perforés... » (Pamphile, gynécologue-obstétricien, 57 ans) ;

« Les jeunes femmes développent des stérilités causées par des infections mal traitées, il y a beaucoup d'IVG, des avortements clandestins, des maladies » (Sage-femme Pulchérie, 45 ans).

La « toxicité » du sexe devient productrice de risque. Ici les risques sont les maladies sexuellement transmissibles, les stérilités, les avortements clandestins. Si le « sexe-marchandise » peut produire la maladie, d'autres conséquences sociales sont également évoquées par les femmes enquêtées : « *le sexe-marchandise produit aussi la misère avec un bébé sous les bras dont la fille ne pourra pas s'occuper, les grossesses non désirées* » (Marylise, 28 ans). L'attente d'un enfant nécessite une préparation morale et financière que les jeunes femmes n'intègrent pas. Les avortements clandestins consistent à se « débarrasser du fœtus » afin d'être toujours libre : « *Les avortements clandestins pour rester au taquet et continuer leur relation multiple* » ; « *les avortements clandestins pour garder leur corps sexy* » « *Les avortements multiples car elles veulent profiter de leur sexe à volonté, donc ne veulent pas d'enfants* ». Cette liberté implique parfois le refus de maternité. Par contre, il arrive que les tentatives d'IVG échouent, et là ces femmes sont contraintes de garder un enfant qu'elles n'attendaient pas. Le sexe postcolonial soulève la question du risque social et sanitaire :

« (...) *L'autre ne t'a pas tout montré pour se protéger et voilà la fille se retrouve avec des infections, des trompes bousillées, résultat la stérilité causée par des potions et des avortements clandestins pour vivre à 100 à l'heure* » (Dana, 30 ans) ;

« *On peut aussi parler des risques spirituels, il y a des gens qui viennent avec des pratiques bizarres qui peuvent abîmer l'appareil génital... l'eau qui sort du fessier, perte de sensibilité sexuelle etc.* » (Lyse, 27 ans) ;

« *Il y a la stérilité à force de pratiquer les avortements clandestins mais il y a aussi la mort sociale pour une femme atteinte du VIH/ Sida. La mort, car prendre des médicaments toute sa vie rend triste et malheureux. Le sida ne se guérit pas et conduit à la mort* » (Sherone, 26 ans) ;

« Les filles qui font la vie à 100 à l'heure ont parfois des maladies mystiques, des mauvaises vieillesses » (Linda, 32 ans).

A côté des risques sanitaires liés au « sexe-marchandise », il y a les risques sociaux avec comme répercussions les maladies mystiques, la stérilité, la misère et la mort. De nombreuses jeunes femmes pratiquent le « sexe-marchandise » et ignorent les risques. On peut donc questionner leur représentation du risque.

4.3.2- Représentation du risque

L'enquête réalisée a montré que le discours du risque était omniprésent chez les professionnels de santé. Par contre, certaines femmes abordaient la question du risque et d'autres pas. On peut se demander si les femmes qui pratiquent le « sexe-marchandise » réfléchissent aussi en termes de risque. Car on sait que dans certains groupes sociaux, on préfère ne pas parler de risque afin de ne pas évoquer des choses indésirables (Cresson, 1995). Aussi, les conceptions sociales des risques sont culturellement et socialement réparties de manière différentielle. Ceci implique que les profanes peuvent agir selon une rationalité différente de celle des experts. Leur santé entrant en compétition avec d'autres préoccupations. Les femmes enquêtées ont mis en compétition leur santé avec l'argent, le plaisir, le matériel, le prestige, etc. :

« Les parents encouragent aussi ce genre de pratiques à risque car ils demandent à leurs enfants de ramener des biens en échange des rapports sexuels » (Lyse, 27 ans) ;

« Les jeunes femmes connaissant les risques mais les ignorent, car il y a beaucoup de mineurs qui négligent les risques d'infection. Elles ne mesurent pas encore l'ampleur de ce qu'elles font » (Sonia, 29 ans) ;

« Les femmes peuvent se vendre pour subvenir à leurs besoins négligeant les risques d'infection » (Marylise, 28 ans).

Les femmes monnaient leur corps, ce qui fait que le sexe féminin a perdu de sa valeur et la conscience du risque est absente chez certaines femmes. Mettre sa santé en péril en échange de bien-être, de plaisir ou de reconnaissance sociale serait donc un phénomène courant. En effet, de nombreuses femmes négligent le risque pour le plaisir, l'argent, les privilèges. Elles développent ainsi des comportements à risque les exposant à des risques de transmission des MST et parfois à des grossesses non désirées. Les représentations de la santé, de la maladie, du risque et les comportements qui y sont associés varient culturellement. Autrement dit, les représentations et pratiques sont influencées par le système global des valeurs de la société (Burton-Jeangros, 2004). Le rapport à la santé et au risque dépend du contexte culturel, social et économique dans lequel vit un individu. Et la position sociale également influence plus ou moins la conscience du risque.

Des comportements orientés vers la santé dépendent de cette conscience du risque. Toutefois, les représentations des moyens de contraception aussi bien chez les hommes que chez les femmes révèlent une autre réalité :

« Les jeunes femmes belles ne pensent pas à la maladie, aux risques sanitaires. Elles acceptent des rapports sexuels sans préservatif. Elles le font pour impressionner et satisfaire leur partenaire. Elles ignorent les maladies à cause de l'argent » (Carelle, 31 ans) ;

« Les filles pratiquent les rapports sexuels sans se protéger, elles négligent les risques de contracter le VIH/ SIDA » (Linda, 32 ans) ;

« Faire l'amour sans capote procure plus de plaisir qu'avec des capotes » (Arielle, 25 ans) ;

« C'est compliqué car il y a plusieurs hommes comme femmes qui n'acceptent pas de porter le sachet (préservatif) » (Bernis, 28 ans).

Les prises de risque d'infection par le VIH/ SIDA persistent car d'une part, le préservatif est pour beaucoup synonyme de méfiance, de crainte, de désengagement. Des sentiments qui sont aux antipodes de l'amour. D'autre part, les jeunes femmes pratiquant le « sexe-marchandise » ne se sentent toujours pas concernées par les risques. En effet, les individus sont tout à fait capables d'estimer que les risques existent et même qu'ils sont importants, sans toutefois se sentir directement concernés. Il y a donc un écart entre le discours et les pratiques, le préservatif étant plus revendiqué qu'utilisé. Au cours des entretiens, différents obstacles quand à l'utilisation du préservatif ont été décelés : d'abord la dénégation du risque peut s'expliquer par une représentation de la sexualité en tant que plaisir à part entière délié de tout souci. Ensuite, le déni du risque va de pair avec la croyance en la fidélité et la confiance mutuelle :

« Je le faisais sans préservatif car j'avais confiance. L'homme était marié et je pense qu'un homme marié ne va pas partout, partout... Notre premier rapport était protégé mais avec le temps, la confiance s'installe. On fait tomber toutes les barrières, le préservatif aussi » (Christelle, 29 ans).

Le sentiment de proximité préservatrice tient à l'ancienneté de la relation amoureuse, qui assure la connaissance mutuelle des partenaires amoureux, même si celle-ci n'implique pas forcément la connaissance du statut sérologique de l'un et de l'autre (Antunes Maia, 2006). Bien connaître son partenaire amoureux et se faire confiance deviennent des " protections imaginaires " contre le sida. Aussi, le mariage garantirait une sécurité sur le statut sérologique du partenaire. Enfin, le risque de contracter une MST peut s'associer avec les notions de sain/propre et de malsain/sale. Pour de nombreuses femmes, une personne sale serait "dangereuse", alors que la propriété

assureraient une protection contre les maladies. Des hommes beaux, propres, riches attireront toujours des jeunes femmes qui pratiquent le « sexe-marchandise » sans que ces dernières ne cherchent à se rassurer de leur statut sérologique avant un rapport sexuel. Ces femmes adoptent ainsi une pluralité de logiques préventives qui vont de la stratégie d'évitement de partenaires à celle d'une "sélection" des conquêtes amoureuses basée sur un jugement esthétique ou éthique de l'autre.

La beauté du corps de l'autre, homme ou femme, supposerait une "bonne santé". La confiance en son partenaire, le statut marital, l'aspect physique participent aux logiques de fausse protection. Les femmes qui multiplient les partenaires en ayant comme assurance la "beauté" du corps, s'exposent à des risques importants en raison de comportements à risque qu'elles adoptent tels que de relations sexuelles non protégées. Il peut donc découler une circulation des virus, des maladies, du VIH/ SIDA :

« Le sexe aujourd'hui pose un problème de santé publique. Certaines femmes sortent avec des personnes malades et sortent aussi avec d'autres hommes sains, d'où il y a une circulation de virus et des infections » (Emmanuelle, 29ans) ;

« Il y a des femmes qui sont conscientes des risques mais acceptent de vendre leur corps. C'est une forme de prostitution... la morphologie de la femme prend aussi un coup, se dégrade » (Bernis, 28 ans) ;

« Les risques ce sont plus les IST et le VIH/ SIDA. Certaines filles s'arrêtent quand elles ont le VIH et pensent que leur vie est foutue car on ne peut pas en guérir. Alors que les autres IST comme les chlamydia on peut en guérir » (Sherone, 26ans).

Aujourd'hui, le sexe est devenu « viral », « toxique », « un moyen d'échange », et produit le risque. La « toxicité » du « sexe-marchandise » soulève des

problèmes de santé publique car ses conséquences touchent une grande partie de la collectivité (femme/ homme, jeune/ vieux, classes moyennes/ classes supérieures).

5. Repenser la sexualité féminine et sensibiliser

Si pendant longtemps la sexualité de la femme consistait en la procréation et à la satisfaction de son partenaire. Aujourd'hui, les représentations liées au corps, au sexe de la femme ont changé. La femme jouit de son corps « sexe-émancipé », « sexe-plaisir ». Elle l'échange aussi pour de l'argent et des privilèges, « sexe biens et services ». En pratiquant le « sexe-marchandise », les jeunes femmes adoptent des comportements à risque. Il faudrait donc éduquer ou « rééduquer » sur les fonctions du sexe féminin et sensibiliser sur les risques. Car bien souvent des comportements à risque peuvent côtoyer des peurs irrationnelles. Les campagnes de prévention sont primordiales dans tous les milieux, et plus encore dans les milieux défavorisés, là où les jeunes femmes sont sexuellement plus précoces et plus actives et ont plus de comportements à risque en général. La démission de certains parents face à l'éducation de leur enfant, les réseaux sociaux, les phénomènes de mode tels que les placements exposerait davantage les femmes à des risques sanitaires. C'est pourquoi, les campagnes de sensibilisation doivent se réaliser aussi bien au sein de la famille, en milieu scolaire et professionnel que dans les communautés religieuses. Car, la « prévention se donne pour tâche principale d'infléchir les "conduites à risque" individuelles » (Peretti-Watel, Moatti, 2009 : 17) afin de maintenir les individus en "bonne santé". Puisque, la santé est une valeur suprême, ne pas être en bonne santé peut devenir une faute (Herzlich, 1984).

Conclusion

Cet article s'est intéressé aux différents usages du sexe féminin. Au « sexe-fécondité » il fallait analyser les relations entre sexualité et reproduction qui apparaissent indissociables. Quant à l'analyse du « sexe-marchandise », il a révélé des rapports d'échange entre le sexe et les biens et services. La manière dont les femmes disposent de leur corps et de leur sexe débouchent sur des comportements à risque montrant des liens entre sexualité et maladie.

Les réseaux sociaux, les phénomènes de placements, le suivisme, font que les jeunes femmes se créent une image pour ressembler « aux autres » négligeant les risques auxquels elles s'exposent. Les professionnels de santé reprochent de banaliser les dangers, « d'être insouciantes dans leurs estimations des risques ». On comprend que les diverses manières d'appréhender le danger dépassent le niveau des probabilités statistiques et intègrent des paramètres socio-culturels (Burton-Jeangros, 2004).

Bibliographie

- ANTUNES MAIA M.**, 2006, « Représentation du VIH / SIDA et comportement à risques chez des adolescents scolarisés dans la banlieue parisienne », *Correspondances*, Automne 2006, Paris
- BECK Ulrich.**, 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, Paris
- BONNET D.**, 1988, *Corps biologique, corps social : procréation et maladies de l'enfant en pays Mossi (Burkina Faso)*, ORSTOM., Paris
- BURTON-JEANGROS C.**, 2004, *Cultures familiales du risque*, Karthala, Paris

- COMBESSIE J-C.**, 2007, *La méthode en sociologie*, La Découverte, Paris
- CRESSON G.**, 1995, *Le travail domestique de santé. Analyse sociologique*, L'Harmattan, Paris
- DIBAKANA J.A.**, « Les usages sociaux du téléphone portable et nouvelles sociabilités au Congo », *Politique africaine*, 2002, n°85, Karthala, Paris, pp. 133-150.
- DUPUIS A.**, 1981, « Quelques représentations relatives à l'enfant de la conception au sevrage chez les Nzébi du Gabon », *Journal des africanistes*, 1981, vol.51, n°1, pp.117-132.
- ERNY P.**,1988, *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire. Naissance et première enfance*, L'Harmattan, Paris.
- ERNY P.**, 1990, *L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire*, L'Harmattan, Paris
- HERITIER F.**, 1996, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris
- HERZLICH C.**, 1984 « Médecine moderne et quête de sens : la maladie signifiant social » in AUGÉ M., HERZLICH C., 1984, *Le sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Editions des Archives Contemporaines, Paris
- HUGON A.**, 2004, « La redéfinition de la maternité en Gold Coast, des années 1920 aux années 1950 : projet colonial et réalités locales », *Histoire des femmes en situation coloniale*, 2004, Karthala, Paris p.145-171.
- LALLEMAND S., JOURNET O., EWOMBE-MOUNDO E., RAVOLOLOMANGA B., DUPUIS A., CROS M., JONCKERS D.**, 1991, *Grossesse et petite enfance en Afrique noire et à Madagascar*, L'Harmattan, Paris
- MATHIEU L.**, 2010, *La domination masculine. Violences immémoriales et luttes actuelles*, *Alternatives non-violentes*, 2010, n°155, Paris
- PERETTI-WATEL.**, 2000, *Sociologie du risque*, Armand Colin, Paris

- PERETTI-WATEL., MOATTI J.P.**, 2009, *Le principe de prévention. Le culte de la santé et ses dérives*, Seuil, Paris
- POURCHEZ L.**, 2002, *Grossesse, naissance et petite enfance en société créole (Ile de la Réunion)* Karthala, Paris
- RASSE (de) Marie.**, 2010, « Vêtement féminin et pudeur. L'exemple parisien, XIVE-XVe siècle », *Hypothèses*, 2010, n° 13, pp.119 -128.
- RETEL-LAURENTIN A.**, 1967, « Influence de certaines maladies sur la fécondité. Un exemple africain », *Population*, 1967, vol.22, n°5, pp.841-860.
- STRAUSS A.**, 1992, *La trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme*, L'Harmattan, Paris
- TONDA J.**, 2005, *Le souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo-Gabon)* Karthala, Paris
- TONDA J.**, 2007, « Entre communautarisme et individualisme : la 'tuée tuée', une figure-miroir de la déparentélisation au Gabon », *Sociologie et sociétés*, 2007, vol.39, n°2, pp.79-99.
- TONDA J.**, 2015, *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Karthala, Paris